

## ***La questione meridionale***

De l'unification à aujourd'hui, un thème récurrent a orienté la dynamique politique liant le Nord et le Sud de l'Italie, celui de la «question méridionale». Pour comprendre l'articulation des dimensions comprises à l'intérieur du champ d'études circonscrit par la question «du Sud», il faut d'abord le concevoir comme un problème national. L'émergence de la question est directement liée à l'unification de l'État italien, et à l'instauration d'une relation hégémonique (c.-à-d., de domination culturelle et non seulement politique) du Nord sur le Sud.

Il est vrai que l'unification de l'Italie prit l'aspect d'une conquête militaire du Nord sur le Sud. Cependant, le Sud avait de longue date été sous le joug de puissances étrangères, principalement l'Espagne. Autant qu'une guerre de conquête, on peut parler d'une guerre de libération, comme le gouvernement de l'époque proposait. Comme l'indique Gramsci, l'origine de l'Italie unitaire fut diplomatique et internationale, avant d'être nationale. Elle avait pour prémisses la Révolution française qui avait considérablement affaibli la puissance et l'influence du Vatican en Europe, et ne se réalisa qu'avec l'aide de la France et de la neutralité volontaire de l'Angleterre. C'est dans telles circonstances que Garibaldi, un habile stratège militaire au service du roi d'Italie Victor-Emanuel, réussit à conquérir – ou à délivrer, selon le point de vue – les provinces méridionales. Bien qu'un certain discours idéologique d'unification nationale accompagnait ces événements, l'unification de l'Italie fut légitimée par cet acte fondateur qui par la suite fut suivi par un projet unitaire plus concret. Ainsi, pour certains, le *Risorgimento* apparut comme un pacte entre les pouvoirs politiques piémontais et la bourgeoisie de l'Italie du Nord pour la conquête de la péninsule au détriment des provinces méridionales. Ceci fut en partie le cas, mais tend à occulter l'existence d'un vaste consensus nationale.

Ainsi, on date normalement l'émergence de *la questione meridionale* aux années 1860, à la veille du *Risorgimento*. Néanmoins, on peut en retracer les origines dans le Royaume des deux Siciles dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle. À la Renaissance, l'Italie était un modèle pour le reste de l'Europe. Avec la révolution industrielle et l'expansion coloniale apparaît en Europe un nouveau système d'État-nation dont les performances économiques et politiques se démarquent considérablement des standards antérieurs. Ce modèle se développe en France, Angleterre, et l'Allemagne; les réalisations de l'Italie sont reléguées à la «culture».

Ces nouvelles réalisations établissent les bases de nouveaux critères de civilisation, dont le discours évolutionniste de l'époque va décrire en proposant que certains peuples soient pourvus alors que d'autres non. Au Sud, entre 1815 et 1848, différents groupes d'intellectuels réfléchissent à la position du Royaume face au contexte général de la production agricole et de l'industrialisation. Ceux-ci considèrent les deux Siciles comme une contrée en retard, mais où les progrès sont possibles. Dès cette époque, différents éléments sont identifiés pour expliquer ce retard, et des débats s'ensuivent afin d'y apporter des solutions. Les intellectuelles sont sévères en critiquant leur pays, mais le retard n'est nullement attribué à des caractéristiques propres au Sud, un Sud qui n'existe pas encore. Au contraire, ils voient même dans leur retard une occasion de se moderniser, tout en évitant de reproduire certains problèmes sociaux rencontrés en France et en Angleterre.

Après l'insurrection à Naples de 1848, de nombreux intellectuels du Royaume se retrouvent en exil, principalement dans le Piémont, en France, en Suisse, en Angleterre et en Toscane. Ceux-ci vivent des moments difficiles, loin de chez eux, et sont confrontés à de nouvelles réalités. À cette époque surgit une nouvelle représentation du Royaume, plus fréquemment dépeint par les Italiens comme retardé, despotique, sauvage et non civilisé. Ces intellectuels en exil jouent un rôle

prépondérant face à l'émergence de ces nouvelles représentations. Ces derniers se rencontrent, discutent et expriment leur pessimisme à travers des publications et des correspondances. Ces litanies reflètent l'expérience personnelle de ces exilés, mais également celle du Royaume. Le retard du Sud n'est plus une mesure de comparaison sur l'échelle du progrès, comme quelques années auparavant, mais signifie désormais une opposition au progrès, une manifestation de la barbarie face à la civilisation, du Sud face au Nord.

Parmi ces exilés se trouvent Pasquale Villari, Leopoldo Franchetti et Sydney Sonnino qui, de 1874 à 1884, élaborent cette nouvelle vision de l'Italie du Sud. Leurs écrits articulent pour la première fois la spécificité du Sud, inaugurant simultanément le champ d'étude de la question méridionale et le mouvement des *meridionalisti*, ces auteurs décrivant les problèmes du Sud et s'adressant à un auditoire du Nord. Villari, exilé napolitain établi à Florence depuis 1848, publie en 1875 dans le journal *L'Opinione* ses *Lettere Meridionali* par l'entremise desquelles il critique la façon dont les élites gouvernent le pays depuis l'unification, et attire l'attention sur les piètres conditions sociales dans lesquelles vit une partie de la nation. Pour lui, il s'agit d'une menace à l'unification, dont il est un ardent défenseur. Dans ses descriptions, le Sud est censé occuper la place d'un exemple parmi d'autres. Son attention se porte essentiellement sur les conditions de la plèbe urbaine à Naples, les mines de soufre en Sicile, la *mafia* et le brigandage. Mais son style rhétorique représente une région profondément différente du reste de la nation.

Les *Lettere meridionali* inspireront directement Leopoldo Franchetti et Sydney Sonino, dont les enquêtes sociologiques en Sicile viennent cristalliser la dichotomie entre le Nord et le Sud (mots souvent écrits en majuscules, puisqu'aujourd'hui ce sont deux zones politiques). À partir de cette époque, le champ d'étude de la *questione meridionale* se développe et toute une série d'études émanant de divers domaines s'évertue à en expliquer les particularités. Cette division culmine en une forme d'essentialisme qui, non seulement inspiré par l'historicisme du philosophe napolitain Giambattista Vico (1668-1744), trouve la source de ces particularités dans des développements historiques et culturels distincts, mais également dans des différences de race.

Pour d'autres *meridionalisti*, les explications sont à trouver ailleurs. Pour Francesco Saveiro Nitti, le niveau de développement économique différentiel s'explique par des facteurs politiques et économiques : le difficile accès à la terre pour les paysans, additionné à une exploitation du Sud par le Nord à travers des politiques tarifaires inéquitables, explique la situation de pauvreté du Sud. Opposé à ce courant positiviste se dresse le courant idéaliste dans lequel s'inscrit la pensée d'Antonio Gramsci. Pour Gramsci, la *questione meridionale* est un problème national d'hégémonie culturelle et politique: hégémonie du Nord sur le Sud, et hégémonie des classes supérieures sur les classes subalternes. En fait, l'unification de l'Italie est, selon Gramsci, non seulement une acte de conquête politique, mais aussi de dévalorisation de la culture essentiellement paysanne du sud: l'hégémonie.

L'ensemble de ces études ont comme sujet les «problèmes» du Sud, un Sud censé être distinct du reste de la péninsule en raison principalement de la pauvreté notoire et du sous-développement de ses provinces, de l'omniprésence du clientélisme dans la sphère politique, de l'importance de la famille et enfin de diverses manifestations du crime organisé, dont principalement l'omniprésence de la mafia. Mais au-delà de ces stéréotypes, la *questione meridionale* est avant tout une façon de concevoir le Sud et ses habitants comme possédant des traits de caractère qui les distinguent diamétralement des Italiens du Nord: ultraindividualistes, opportunistes, corrompues, hypocrites, etc. Ainsi, la *questione meridionale* ne se limite pas seulement à un étiquetage de traits caractéristiques, ni à des recherches régionales portant sur le développement, mais à l'articulation d'un certain nombre de traits stéréotypés afin de rendre compte du sous-développement économique d'une région considérée en bloc, le Sud, défini essentiellement par opposition à un

autre bloc, le Nord. La Question du Sud est un exercice d'essentialisme ethnographique. Néanmoins, la représentation du Sud élaborée par les *meridionalisti* s'inscrit dans des débats théoriques qui, comme toute théorie, dépassent les frontières nationales et influença l'image du Sud que s'en firent les chercheurs étrangers.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, le début de la Guerre Froide ouvre l'ère du «développement». C'est dans ce contexte qu'émerge la recherche d'Edward C. Banfield, un politologue dont le livre deviendra l'un des classiques incontournables de l'anthropologie moderne sur l'Italie du Sud: *The Moral Basis of a Backward Society* (1958). Dans cet ouvrage, Banfield présente un modèle qui attribue en partie la pauvreté du Sud à un ethos culturel de «*amoral familism*», qui annihilerait toutes actions concertées.

«The book is about a single village in southern Italy, the extreme poverty and backwardness of which is to be explained largely (but not entirely) by the inability of the villagers to act together for their common good or, indeed, for any end transcending the immediate material interest of the nuclear family. This inability to concert activity beyond the immediate family arises from an ethos – that of “amoral familism” (...)» (Banfield, 1958 :10).

Le caractère centripète de la famille, thème récurrent chez les auteurs ayant écrit sur le Sud, devient ici l'élément permettant, dans un premier temps, d'expliquer l'attitude des individus à maximiser les avantages matériels à court terme du groupe résidentiel nucléaire et l'incapacité politique des villageois à former des associations ou des groupes coopératifs en dehors du groupe résidentiel nucléaire, et, dans un deuxième temps, de rendre compte implicitement du niveau de développement économique. Banfield élabore une règle afin d'expliquer l'attitude politique des gens : «The hypothesis is that Montegrinesi [le nom fictif donné par Banfield aux résidents du village] act as if they were following this rule: maximize the material, short-run advantage of the nuclear family; assume that all others will do likewise». (Ibid. :85). Ce qui sous-tendrait cette mentalité, c'est un ethos centré sur la famille : «(...) the Montegrinesi are prisoners of their family-centered ethos – that because of it they cannot act concertedly or in the common good – is a fundamental impediment to their economic and other progress» (Ibid. :163). Selon lui, une économie industrielle n'est possible qu'avec une organisation sociale complexe qui, dans un contexte de «*amoral familism*», ne peut se constituer. L'auteur demeure ambigu face à la représentativité de son étude tout en suggérant en introduction que «Montegrano is fairly the “typical” south, viz., the rest of Lucania, the regions of Abruzzi and Calabria, the interior of Campania, and the coasts of Catania, Messina, Palermo, and Trapani» (Ibid. :11). Sans approfondir davantage, on retrouve ici réunis les éléments de l'approche des *meridionalisti*, c'est-à-dire, l'explication de la pauvreté d'une région donnée en raison de traits culturels spécifiques au Sud et non de sa participation dans un système politico-économique plus étendu.

L'intérêt de l'ouvrage de Banfield est qu'il fut l'un des ouvrages les plus influents au sein de différentes disciplines des sciences sociales. Ainsi, tant les anthropologues, les géographes, les économistes et les politologues reprirent les thèses de Banfield. Aujourd'hui, de nombreux spécialistes ont depuis longtemps pris leur distance par rapport à ces idées, réalisant que cette culture dite «typique» est en fait une réaction aux conditions politiques entourant la conquête du sud du pays. Cependant, celles-ci continuent à être véhiculées. Malheureusement, certains spécialistes – essentiellement des politologues – continuent à les utiliser pour expliquer les différentes mouvances politiques du Nord et du Sud de l'Italie. Plus encore, ce discours est fortement présent chez la plupart des citoyens italiens eux-mêmes, et principalement au Sud.

Il est vrai que le Sud de l'Italie demeure une région économiquement moins prospère que le Nord. Cependant, ces différences s'expliquent principalement en fonction de facteurs historiques, principalement la longue soumission des provinces méridionales à des puissances étrangères et, après, la soumission politique à Rome. Néanmoins, lorsqu'on parle de développement avec les Italiens du Sud, il nous l'explique essentiellement en terme culturel. Ils en rendent compte dans les

mêmes termes que Banfield lui-même, sans pour autant en construire un modèle explicatif. Comme quoi Banfield ne s'est que *partiellement* trompé. Son erreur a été de prendre le discours des gens pour la réalité, et ensuite d'en étendre la portée. Ainsi, dans le cas présent, la *question meridionale* se révèle un discours des gens du Sud sur eux-mêmes, tout comme par le passé. C'est donc en tant que telle qu'elle doit être appréhendée. À travers ce discours il faut essayer de comprendre, non pas les causes véritables de la situation économique de Sud de l'Italie, mais plutôt le sens que les gens en ont. À partir de ce moment, le problème cesse d'être essentiellement socioéconomique, pour devenir plus une question d'identité et de perception, de négociation entre Soi et l'Autre, entre un sud pays conquis et un nord conquérant.

On ne peut parler du Sud sans mentionner l'œuvre d'Ernesto de Martino (1908-1965), un des premiers anthropologues à cibler le Sud comme entité culturelle et surtout politique, sujet et cible de l'hégémonie mise en place par la culture de la gouvernance italienne. Je vous réfère surtout à l'article de Thomas Hauschild, "Le Maître, la *miseria* et moi", en *La Méditerranée des anthropologues : fractures, filiations, contigüités*, sous la direction de Dionigi Albera et Mohamed Tozy, Paris 2005.

De Martino peut être catégorisé comme un précurseur de Michel Foucault. De Martino a été un des premiers à politiser l'espace géographique, concevant la terre des paysans italiens comme un agent actif dans la construction d'une identité politique marginale et contextualisée par les forces de l'Histoire venant d'un centre hégémonique. De plus, il a défini le sacré comme la réappropriation (et la fétichisation) des valeurs et des moments d'aliénation d'un peuple, qu'ils soient du passé (c'est-à-dire vus comme «vrais» et utilisés dans la construction d'une identité collective), du présent ou du futur (vus comme une menace potentielle qui devient intériorisée dans la collectivité sous la forme d'un «Autre-parmi-nous» -- par exemple, les Juifs en Europe orientale -- ou une menace psychologique projetée à l'extérieur -- l'état dépersonnalisé et oppressif). Le sacré, pour de Martino, est un espace dans lequel les individus et les peuples peuvent «déhistoriciser» et s'approprier les aspects négatifs qui caractérisent l'espace politique dans lequel les individus sont contraints de vivre. Pour de Martino, le sacré devient un lieu socioontologique dans lequel se déroulent les processus actifs de la construction d'une identité politico-historique et non simplement une réflexion «durkheimienne» (c'est-à-dire attribuée à Durkheim) et passive de la société elle-même.